Document généré le 12 mai 2024 03:15

24 images

24 iMAGES

Pride and Glory de Gavin O'Connor

Cédric Laval

Numéro 140, décembre 2008, janvier 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25256ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Laval, C. (2008). Compte rendu de [*Pride and Glory* de Gavin O'Connor]. *24 images*, (140), 58–58.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Eldorado de Bouli Lanners

Il ne faut jamais oublier quand on regarde un film belge que, du « plat pays » sont venues les expériences surréalistes les plus stimulantes (peinture, écriture, etc.), qui, naturellement, se sont communiquées au cinéma. Qu'on pense au réalisme magique d'un André Delvaux, à la farce symbolique d'un Thierry Zéno (***Vase de noces***) ou, plus récemment, à l'onirisme teinté de burlesque d'***Iceberg*** et de ***Rumba*** de Dominique Abel, Bruno Romy et Fiona Gordon. C'est dans cette mouvance, où la poésie s'inspire de Buñuel et de Tati, que s'inscrit ***Eldorado***, à la fois film de copains et road movie. Sauf que ses deux personnages, Yvan, dealer de voitures, et Élie, cambrioleur désœuvré, semblent crouler sous le poids du monde actuel, coincés dans le cul-de-sac d'une société composée d'individus (et non de citoyens), et donc sans avenir. Chacun peut y faire ce qu'il veut, tel serait le principe des situations exposées, avec leurs types improbables comme ce campeur nudiste qui s'appelle Alain Delon. Tous y sont des marginaux. La fiction de Lanners est dans son fond plutôt triste, mais cette tristesse n'est jamais appuyée et fait l'intérêt du film en lui donnant une beauté imprégnée de mélancolie, de désespoir. Il est difficile de définir la cocasserie qui surgit des situations et des dialogues (voir, par exemple, toute la discussion entre Yvan et des acheteurs de voitures ou la séquence chez les parents d'Élie); c'est à la fois drôle et intrigant, jamais stupide ou condescendant. L'ensemble est toutefois fragile, un peu mécanique parfois, même si le filmage (caméra, cadrage) est judicieux et sensible. Ces deux paumés sur la route, accompagnés par une musique superbe, nous donnent une touchante ballade métaphysique sur la misère du monde. – **André Roy**

Belgique, 2008. Ré. et scé.: Bouli Lanners. Int.: Bouli Lanners, Fabrice Adde, Philippe Nahon, Didier Toupy, Françoise Chichéry. 78 min. Dist.: FunFilm Distribution.

Pride and Glory de Gavin O'Connor

À première vue, ***Pride and Glory*** traite d'un sujet rebattu. Énième variation sur le thème de la corruption policière, il nous entraîne au cœur d'un département de la police new-yorkaise endeuillé par la mort de quatre hommes lors d'une opération contre des trafiquants de drogue. L'enquête qui s'ensuit commence par la traque du principal suspect, avant de prendre une tangente imprévue lorsque les dessous de l'opération se révèlent plus troubles qu'il n'y paraissait de prime abord... Direction photo métallique, explosions de violence suivies par une caméra nerveuse, interprétation solide qui s'épanouit dans des face à face intenses, distribution des rôles codifiée (l'enquêteur idéaliste qui se débat avec les fantômes du passé, les flics véreux, glaçants de duplicité, le patriarche qui protège sa famille et sa réputation au mépris des règles strictes de l'éthique, etc.), tout cela est maîtrisé et vaguement ennuyeux, laissant en éveil ce sentiment de déjà-vu qui affaiblit la pertinence de l'ensemble.

Et puis le film prend son envol lorsque les enjeux du thriller (les coupables seront-ils démasqués?) cèdent le pas aux enjeux moraux (jusqu'où est-on prêt à payer le prix de la vérité?). Figé dans une pose manichéenne lorsqu'il se maintenait dans la sphère de la communauté sociale (le monde policier et le monde interlope de la rue, le bon flic et le flic corrompu), le film acquiert une profondeur étonnante en se repliant sur le cercle plus restreint de la famille. Les principaux protagonistes de l'histoire appartiennent tous, par nature ou par alliance, à une même famille. Derrière l'apparente unité des célébrations de Noël, des fissures réelles demeurent: le père a un penchant prononcé pour l'alcool, l'un de ses fils est en instance de divorce... D'autres fissures, plus métaphoriques, apparaissent: le bateau dans lequel vit le fils divorcé prend l'eau, la femme du second fils est rongée par un cancer dont la dimension expiatoire s'affirme au fil des scènes. La gangrène sociale s'étend à la sphère du privé et les repères moraux, coulés dans une éthique douteuse où priment les liens du sang, explosent rapidement au contact d'une réalité âpre. Excellant à filmer les relations des personnages et de l'espace, le réalisateur nous abandonne, essoufflés, sur la juxtaposition de deux lieux que tout oppose: un espace urbain désaffecté, sous la voie d'un métro aérien, où s'accomplit la loi de la jungle; et les piliers néoclassiques d'un palais de justice majestueux. Il est difficile de croire à un retour à l'ordre rassurant, et la caméra reste en dehors des murs du palais, comme pour nous signifier sa réticence à cautionner un dénouement que les personnages abordent sans gloire ni fierté... – **Cédric Laval**

États-Unis, 2007. Ré.: Gavin O'Connor. Scé.: O'Connor et Joe Carnahan. Int.: Colin Farrell, Edward Norton, Jon Voight, Noah Emmerich. 130 min. Dist.: Alliance Vivafilm.